

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Lydie et Horace

Ponsard, François

Berlin, 1850

Scène II.

urn:nbn:de:hbz:5:1-20729

Abaisse les rideaux; leur ombre me convient.
 Dans les plis de la pourpre une lumière éteinte
 Sur les traits adoucis jette sa demi-teinte.

Elle écoute.

Ce n'est pas lui. — Déjà faire attendre! inconstant!
 Il m'attendait jadis, et c'est moi qui l'attend.

Beroé. Mais, madame, voyez. L'heure est passée à peine.

Lydie. Ah! il la devançait jadis. Excuse vaine!

L'excuse n'appartient qu'à des amours lassés.

Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez.

— Il ne viendra jamais, te dis-je. — Et que m'importe!

S'il venait à présent, je fermerais ma porte.

Je ne veux plus le voir. — Tiens, brouille mes cheveux!

Ces anneaux irritants blessent mes doigts nerveux;

Arrache-les! — Arrache en même temps ces gazes!

Déchire, brise tout! Foule aux pieds ces topases!

Oh! je voudrais qu'il vint pour fermer les verrous!

— Attends! c'est lui.

Avec joie.

C'est lui, fidèle au rendez-vous!

Entre Horace.

Scène II.

Les Mêmes, HORACE.

Lydie, assise, arrange sa couronne, et remet ses bagues. Elle feint de ne pas voir
 Horace qui s'approche doucement et lui dépose un baiser sur le cou.

Lydie, feignant la surprise. Ah! Quoi! c'est vous, Horace!

Horace. Horace, votre esclave,

Plus heureux d'être ici que d'être chez Octave.

Beroé se retire dans le cabinet de toilette, dans la porte reste entr'ouverte.

Lydie. C'est un bon amoureux, mais d'un froid courtisan.

Parleriez-vous ainsi, César étant présent?

Horace lui prend la main, et lui entoure la taille d'un bras.

Laissez. Vous dérangez ma tunique.

Horace.

Rebelle!

Pourquoi donc aujourd'hui si farouche — et si belle?

— Pour qui cette parure? Est-ce pour moi?

Lydie.

Pour vous?

Pas tout à fait. Le ciel est pur, l'air est très-doux;

Tous les beaux sont déjà sur la voie Appienne;

J'allais montrer un peu ma robe assyrienne.

— Que vous en semble?

Horace. Mais il me semblait à moi
Que vous m'aviez donné rendez-vous.

Lydie, ayant l'air de se souvenir. Oui, ma foi.

— Eh bien! aimez-vous mieux, alors, que je demeure?

Horace. Eh! sans doute!

Lydie. J'ai cru que vous oublieriez l'heure.

Horace. O Dieu! je ne songeais qu'au rendez-vous.

Lydie. Menteur!

Horace. De l'heure qui tardait j'accusais la lenteur.

Lydie. Vrai?

Horace. Mécène m'attend; que Mécène m'attende!
J'accours chez ma Lydie où l'amour me demande.

Lydie. Vous en repentez-vous?

Horace. Je me suis repenti
De m'ennuyer, jamais de m'être diverti.

Lydie. Le Falerne enivrant coule à flots chez Mécène.

Horace. J'aime mieux m'enivrer de ta plus douce haleine.

Lydie. Mécène vous eût dit les nouvelles du jour;
Et moi je ne sais rien, sinon parler d'amour.

Horace. Et voilà justement la science suprême.

Le bonheur est d'aimer et de dire qu'on aime.

Les doux chuchotements qui s'éveillent la nuit,

La main mal dérobée au baiser qui la suit,

Voilà les jeux charmants, et la fête éternelle

Qui ne lasse jamais, toujours vieille et nouvelle.

Toi, Mécène, chargé du poids de nos destins,

Tu veilles sur l'empire et les peuples lointains;

Tu prépares notre aigle aux guerres que projette

Le Cantabre indocile ou l'errant Massagète.

Mais quoi? Les dieux prudents nous voilent l'avenir.

Quel lendemain suivra le jour qui va finir?

Nul ne sait; y songer est un souci frivole.

Cependant le temps fuit; la jeunesse s'envole,

Emportant avec elle et les joyeux discours,

Et le sommeil facile, et l'âge des amours.

Donc, puisque la jeunesse est chose si légère,

Cueillons, quand il est temps, cette fleur passagère.

Le sage, ô ma Lydie, obéissant aux dieux,

Jouit de leurs bienfaits qu'on regrette étant vieux;

Il est content, s'il tient des muses de la Grèce

Un souffle, tout léger, pour chanter sa maîtresse;

Il ne dédaigne pas les mets exquis, non plus
Qu'un vin mis au cellier sous le consul Tullus;
Mais c'est l'amour surtout, c'est l'amour qui l'enchanté,
— L'amour que je maudis, quand Lydie est méchante.

Lydie. Ah! traître! tes discours seraient mieux accueillis,
Si tu n'en disais pas tout autant à Phyllis.

Horace. Moi! c'est faux.

Lydie. Pour Lydie on a quitté Mécène;
Mais à quitter Chloé l'on aurait plus de peine.

Horace. Chloé! fi donc! — Je prends tous les dieux à témoin
Que je n'ai jamais vu la Chloé que de loin.

Lydie. Le serment est facile à vous autres parjures.

Horace. Ah! j'ai peu mérité ces cruelles injures!
A quoi sert l'innocence! — O gardien des serments,
Que je sois foudroyé, Jupiter, si je mens!

Lydie. Eh bien! oui, je te crois; j'ai besoin de te croire,
Horace, mon amant, mon poète, ma gloire!

— Je t'aime.

Horace est à genoux devant elle; elle lui passe un bras autour du cou.

C'est l'effet de quelque enchantement;

Ce n'est pas naturel d'aimer si follement.

Reste ainsi prisonnier dans mon bras qui t'enlace!

Nous allons t'enchaîner, volage, à cette place.

— Je t'aime. Mes regards, de toute leur longueur,
S'enfoncent dans tes yeux et vont chercher ton cœur.

Je voudrais me changer en rayon de lumière,

Afin d'y pénétrer, moi-même, tout entière.

— Ne me regarde plus. J'en perdrais la raison.

Horace fait un mouvement pour se lever.

Non, non: ne bougez pas. Vous êtes en prison.

— Tu n'aimes pas Chloé, n'est-ce pas?

Horace. Dieu m'en garde!

Lydie. Elle est laide.

Horace, se relevant. Très-laide. On dit qu'elle se farde.

Lydie. Elle a d'affreuses dents.

Horace. Elle louche, je croi.

Lydie. Tu n'aimeras jamais d'autre femme que moi?

Horace. Jamais.

Lydie. Répète-le; redis-le-moi sans cesse.

Horace. Quand mon cœur brûlera pour une autre mai-
[tresse,

On verra le Bouvier, connu des matelots,
Abandonner le pôle et plonger dans les flots.

Lydie. Le zéphyr soufflera du côté de la Thrace,
Avant qu'un autre amant succède à mon Horace.

Horace. Mettez-moi sur les bords glacés du Pont-Euxin,
Ou sous le char brûlant du soleil trop voisin,
Partout je t'aimerai, toi pour qui je respire,
Lydie au doux parler, Lydie au doux sourire.

Lydie. Oh! les tendres discours!

Horace. Oh! les aveux charmants!

Lydie, prenant les tablettes d'Horace. Laisse-moi sur la cire
— Donne. [écrire nos serments.

Horace, retenant ses tablettes. Mais... non.

Lydie. Pourquoi?

Horace. La cire est barbouillée.

Lydie. Voyons.

Horace. C'est une ébauche à peine débrouillée.

Lydie. C'est égal. Je veux voir — Pour qui ces vers?

Horace. Pour toi.

Lydie. Bien sûr?

Horace. Et pour quelle autre?

Lydie. Alors montre-les-moi.

Horace, à part. Ah! diantre!

Haut.

J'aime mieux te les lire moi-même.
Mes vers balbutiés me font un mal extrême.

Il lit. — Lydie l'écoute, appuyée sur son épaule.

Compagnons du printemps, les zéphirs ont soufflé
Dans les voiles tendues;

Le Tibre, qui se tait, ne roule plus enflé
Par les neiges fondues.

Dans les prés amollis la nouvelle saison
Épaissit l'herbe fraîche,

Et déjà le troupeau, qu'invite le gazon,
Se plaît moins dans la crèche.

Déjà, d'un pied joyeux, Vénus conduit les chœurs
De la ronde commune

Où la nymphe, et la grâce, unie à ses deux sœurs,
Dansent au clair de lune.

Le soleil nous ramène avec les jours brûlants
La soif que rien n'apaise.

Couchons-nous sous ces pins ou ces peupliers blancs,
Pour y boire à notre aise.

Esclave, rafraichis ce Falerne échauffé,

Là-bas, dans l'eau courante.

Puis apporte des fleurs. J'aime à boire, coiffé
De la rose odorante.

Toujours ne dure pas la gloire du printemps
Dont s'honore la rose.
A quoi bon les soucis, quand, pour si peu d'instants,
Il faut si peu de chose!

Bacchus verse l'oubli des chagrins. Évohé!

— Esclave, écoute encore:

Dans son réduit connu va-t'en chercher.... Lydie.
C'est Lydie que j'adore.

Lydie. Ah! que c'est donc joli! — le dernier vers surtout.

— Fais voir.

Horace. Mais non.

Lydie. Mais si. Je le veux!

Horace. Point du tout!

Lydie. Elle arrache les tablettes à Horace. Si fait! — Ah! je
[les tiens.

Horace. Tu ne pourras pas lire.

Lydie. J'essairai.

Horace, à part. Je suis pris.

Lydie, appelant Béroé et lui montrant une lyre pendue à la muraille.
Béroé, prends la lyre.

Jeu muet d'Horace, qui veut reprendre les tablettes, et de Lydie, qui les cache
dans son sein.

Béroé s'approche avec la lyre, et en tire quelques accords, pendant que Lydie
récite les vers d'Horace.

Compagnons du printemps, les zéphyrs ont soufflé

Dans les voiles tendues;

Le Tibre, qui se tait, ne roule pas enflé

Pas les neiges fondues.

Dans les prés amollis la nouvelle saison

Épaissit l'herbe fraîche,

Et déjà le troupeau, qu'invite le gazon,

Se plait moins dans la crèche.

Déjà, d'un pied joyeux, Vénus conduit les chœurs

De la ronde commune

Où la nymphe, et la grâce, unie à ses deux sœurs,

Dansent au clair de lune.

Horace, l'interrompant, et cherchant à reprendre les tablettes.

C'est assez. Le surplus n'est pas encor poli.

Tu le liras demain.

Lydie, retenant les tablettes. Non, non. C'est très-joli.

Horace, joignant les mains. De grâce!

Lydie. Eh bien! passons à la

Elle est la mienne. [dernière strophe.

Horace, à part. Bon! gare la catastrophe!

Lydie, lisant.

Bacchus verse l'oubli des chagrins. Évohé!

— Esclave, écoute encore:

Dans son réduit connu va-t'en chercher... Chloé!

C'est Chloé que j'adore!

Elle se retourne vers Horace, en lui montrant les tablettes.

C'est Chloé!

Horace. Je...

Lydie.

Chloé!

Horace.

Mais...

Lydie.

Parle! réponds-moi!

Traître! que diras-tu? — parle donc!

Béroé se retire dans le cabinet.

Horace.

J'ai...

Lydie.

Tais-toi!

Il ose encor parler après son imposture,

Le fourbe! — Prétends-tu nier ton écriture?

— Ai-je mal lu?

Elle lui montre les tablettes.

Tiens, lis; vois ton accusateur.

— Chloé! c'est bien Chloé. — Diras-tu non? menteur

Horace. Lydie! au nom des dieux! écoute-moi, Lydie!

Lydie. Ah! pouvais-je m'attendre à cette perfidie!

Ah! comme il se jouait de ma crédulité!

Jamais coup plus cruel m'a-t-il été porté!

Le parjure attestait les dieux de sa tendresse!

Il osait défier leur foudre vengeresse!

Quoi d'étonnant, d'ailleurs, qu'il se moque des dieux!

Un infidèle amant ne peut être pieux.

— Et, simple que j'étais, sotte comme une femme,

J'ai cru que ses serments partaient du fond de l'âme!

J'avais presque un remords de mes soupçons jaloux;

Il s'indignait si bien, que je l'avais absous.

Je m'épanouissais devant ses fourberies

Dont mon cœur altéré buvait les flatteries.

Ah! sottise! c'était un rôle bien joué.

Il parlait à Lydie en pensant à Chloé.

O dieux! — C'est très-plaisant. Vous avez bien dû rire,

N'est-il pas vrai? pendant qu'on apportait la lyre.

J'ai mis tant de bonheur et tant de bonne foi

A réciter ces vers que je croyais pour moi!

Comme je jouissais de ma gloire usurpée!

Comme j'en savourais la lente mélodie!

— Trop lente selon vous! vous attendiez la fin,

Vous vouliez voir l'effet d'un sarcasme si fin,
 Et de quel air confus je prendrais l'épigramme,
 Quand je verrais au bout le nom d'une autre femme.
 Oui, oui, c'est très-plaisant; il faut en rire. — Eh bien!
 Toi, ris de ton côté; moi, je pleure du mien.

Elle va tomber assise dans le fauteuil.

Horace. Lydie, écoute-moi!

Lydie. C'est affreux! c'est indigne!

Horace. Bien sûr, je n'avais pas d'intention maligne.

Il lui prend la main.

Lydie.

Lydie, retirant sa main.

Ah! laissez-moi.

Horace. J'ai des défauts; d'accord.

J'aime trop les plaisirs, et l'excès est un tort.

Hélas! je veux en vain combattre ma nature;

Mes plus fermes desseins s'en vont à l'aventure.

On m'entraîne au moment où je me corrigeais;

Un rayon de soleil fait fondre mes projets;

Je ne puis voir passer dans la rue une robe,

Sans regarder un peu le pied qu'elle dérobe.

C'est mal. Oui j'en conviens. — Mais, pour être léger,

Je ne suis pourtant pas un drôle à fustiger,

Et je m'estimerais le dernier gueux du monde,

De t'avoir fait exprès cette peine profonde.

— Voyons! ma chère enfant!

Lydie, se levant et s'éloignant d'Horace.

Laissez-moi; laissez-moi.

Horace, la suivant. Je t'aime.

Lydie. Taisez-vous.

Horace. Et je n'aime que toi.

Ces vers ne prouvent rien. Fiction poétique!

Il fallait un iambe à mon vers alcaïque;

Lydie est un dactyle; en mon vers fourvoyé,

Le cœur disait: Lydie; et le rythme: Chloé.

Lydie, jetant par terre les tablettes qu'elle foule à ses pieds.

Périssent donc les vers et leur trompeur grimoire!

Puissé-je les fouler, tous, comme cet ivoire!

Horace. Ah! ma pauvre tablette! on te brise les os.

Lydie. A ta chère Chloé portes-en les morceaux.

Horace. Des vers perdus! pas un dont je me ressouvienne!

Lydie. Tant mieux. Je les voudrais dans la mer Caspienne.

Oh! les poètes! race égoïste et sans frein,
Qui sacrifierait tout pour un méchant quatrain!

Horace, entre ses dents. Méchant quatrain!

Lydie. C'est bien la pire espèce d'hommes

Que nous puissions aimer, ô folles que nous sommes!

On les croit généreux, tendres et délicats;

Ils ont un sens exquis, que les autres n'ont pas;

Dans un monde inconnu leur amour nous fait vivre;

Bah! ces enchantements ne sont que dans leur livre.

Fiction poétique! Au fond vous les verrez

Terrestres comme un autre, et pas plus éthérés.

Ils ont tant dépensé de feux pour les déesses,

Qu'ils n'en ont plus du tout pour de simples maîtresses,

Et, tant d'amour en vers épuisant leur vigueur,

L'imagination a ruiné le cœur.

C'est pour cela qu'ils ont l'humeur si vagabonde;

Comme ils n'aiment personne, ils aiment tout le monde.

Ah! qu'il vaut mieux choisir un honnête garçon,

Tout simple, et vous aimant de la bonne façon,

— Comme Cérinthe, ou bien Calaïs fils d'Ornithe.

Horace. Une bête!

Lydie.

Il m'adore, et c'est un grand mérite.

— Il est jeune, il est beau.

Horace.

Hum! pas trop.

Lydie.

Il me plaît;

Cela suffit.

Regardant Horace.

D'ailleurs on peut être plus laid.

Horace. En mille traits d'esprit sa causerie abonde;
Vous tiendrez les propos les plus jolis du monde.

Lydie. On dit toujours très-bien ce qu'on sent. Les amours
Vivent de sentiments et non de beaux discours.

Horace. S'ils vivent de sottise, ils ne feront pas diète.

Lydie. Oh! Calaïs n'a pas tout l'esprit d'un poète;

Il ne sait pas, sans cesse occupé de ses vers,

A tout ce qu'on lui dit répondre de travers;

Il ne veut pas frapper du front les toits célestes,

Pour avoir aligné deux ou trois anapestes;

Il ne se change pas en cygne, un beau matin;

Mais il a du bon sens, — ce qui manque à certain.

Horace. Eh! prenez-le donc vite

Lydie.

En vérité?

Horace.

Sans doute.

Lydie. Fort bien. Votre conseil est bon, et je le goûte.

Appelant Beroé.

Beroé! tu sais bien ce jeune et beau garçon,
Calaïs, qui toujours rôde sous ma maison?

Beroé, venant vers Lydie. Oui, oui.

Lydie. Va le chercher. Dis-lui que je l'invite

A souper; que je l'aime, et qu'il vienne au plus vite.

Beroé. J'y cours, madame.

Horace.

Attends, ma bonne Beroé.

Tu connais, n'est-ce pas, la charmante Chloé?

Beroé. Celle qui loge en face?

Oui. Passe chez la belle,

Horace.

Et dis-lui que j'irai, ce soir, souper chez elle.

Lydie, à Beroé qui la consulte des yeux. Va. Fais ce qu'il te dit.

[Je l'approuve très-fort.

Sort Beroé.

Horace, à Lydie. Comme c'est merveilleux d'être si bien
[d'accord!

Lydie. Enfin je vais avoir cette bonne fortune

D'un amant pour moi seule et non pas pour chacune.

Horace. Enfin je connaîtrai des amours indulgents

Qui pour l'ombre d'un tort ne battront pas les gens.

Lydie. Qu'est-ce que vaut un cœur dont on n'est pas la
[reine!

Horace. Et qu'est-ce qu'un plaisir dont on fait une
[peine!

Lydie. Pour moi, je suis fidèle et j'entends qu'on le soit;

Je veux que l'on me donne autant que l'on reçoit,

Et fais très-peu de cas d'un encens que l'on brûle

Tantôt à Lalagé, tantôt à Néobule.

Horace. Moi, j'ai l'humeur paisible, et j'ai grand'peur du
[bruit

Et d'un œil orageux où toujours l'éclair luit.

L'Amour s'enfuit, chassé par un sourcil farouche,

Et pleure le sourire exilé de la bouche.

Lydie. L'amour va revenir et le rire perdu.

Horace. Aux amis négligés je vais être rendu;

Je pourrai respirer le frais sous ma tonnelle,

Sans craindre qu'un retard m'attire une querelle.

Lydie, d'un ton passionné. Oh! viens, cher Calaïs! Je compte
[les moments.

Mon cœur bondit déjà vers tes embrassements.

Vénus n'est plus à Chypre; elle est toute en mes veines.
Viens, ami! C'est pour toi que fument les verveines,
Pour toi que ces rideaux, mystérieux remparts,
Du passant indiscret repoussent les regards.
C'est pour toi que luira d'une clarté voilée
Pour toi que s'éteindra la lampe reculée.

Regardant Horace.

— Est-il ému?

Continuant, comme si elle parlait à Calais.

Viens donc! que fais-tu loin de moi?

Ton image est ici, Calais; je te voi,
Je te parle. — O bonheur, qu'enviraient les déesses!
Les dieux, j'en suis certaine, ignorent ces ivresses.
J'oublie, en te voyant le monde disparu.
Je brûle. Un feu subtil dans ma veine a couru.

Regardant Horace.

— Il ne dit rien.

Je sens les frissons de la fièvre.
Je n'entends plus. Ma voix expire sur ma lèvre.
Mon œil s'éteint, noyé dans d'humides langueurs.
Je pâlis. Je chancelle. Il semble que je meurs.

Regardant Horace.

— Ah! il a tressailli!

Détache ma couronne.

Elle ôte sa couronne de lierre, et la remet à Horace comme si c'était à Calais.

Déroule ces cheveux que l'ivoire emprisonne.

Baigne tes doigts brûlants dans leurs flots divisés.

Horace, caressant les cheveux de Lydie. Les beaux cheveux!

Lydie. Ma main se livre à tes baisers.

Horace, baisant la main de Lydie. La belle main!

Lydie, comme se réveillant. Eh bien! que faites-vous?

Horace. Je rêve.

Lydie. Ah! vous interrompez mon songe!

Horace, lui baisant encore la main. Je l'achève.

Lydie. Hélas! je vous prenais pour Calais.

Horace. Merci.

Lydie. J'ai cru que vous étiez déjà bien loin d'ici.

Horace, montrant les mains de Lydie. Le moyen de partir, rete-

[nu par ces chaînes?

Lydie. Près des mains de Chloé les miennes sont vilaines.

Horace, prenant la main de **Lydie**. Non pas. Ces jolis doigts
[sont plus blancs que les siens,
Et plus mignons. — Elle a des doigts plébéiens.

Lydie. Peut-être. — Mais sa taille est superbe.

Horace, montrant la taille de **Lydie**. Ah! déesse!
Devant ce port divin quelle tournure épaisse!

Lydie. Un peu lourde; c'est vrai. — Mais quels cheveux!

Horace, montrant les cheveux de **Lydie**. Moins beaux
Que ceux-ci.

Lydie. Cependant ils viennent de Lesbos;
On les lui vend fort cher.

Horace, riant. Mauvaise!

Lydie. Elle est, en somme,
Bien mieux faite que moi pour captiver un homme.
— Courez.

Horace. Pas encore.

Lydie. Si. J'attends l'autre, et je croi
Qu'il serait peu décent qu'il vous trouvât chez moi.

Horace. C'est bien, je me retire.

Lydie. Oui.

Horace. Je cède la place

Lydie. Bon.

Horace. Lutter contre lui, ce serait trop d'audace.

Lydie. Adieu, seigneur.

Horace. Adieu. — Je ne désire pas

Rester ici pour voir Calais dans vos bras.

Lydie. Je conçois.

Horace. Je ferais une sottie figure.

Lydie. Mais... oui.

Horace. Je m'en vais donc. — Adieu, fourbe! parjure!
Perfide!

Lydie. Eh! doucement! qu'avez-vous à crier?

Horace. Coquette!

Lydie. Quittons-nous sans nous injurier.

Horace. Faut-il vous savoir gré de me mettre à la porte?

Lydie. Vous avez bien voulu qu'il en fût de la sorte.

Horace. Moi! le mot est charmant.

Lydie.

Vous vouliez en finir.

Horace. C'est vous; depuis longtemps vous me vouliez
[bannir.

Lydie. Est-ce moi, par hasard, qui suis une infidèle?

Horace. Est-ce moi qui vous cherche une injuste querelle?

Lydie. Si nous nous séparons, pourquoi le faisons-nous?

Horace. A qui la faute?

Lydie. A vous.

Horace. Non. A vous.

Lydie. Non. A vous.

Horace. Tant que tu m'as aimé, quand nul autre plus [digne

N'entourait de ses bras ton cou blanc comme un cygne,
J'ai vécu plus heureux que Xercès, le grand roi.

Lydie. Tant que tu n'as aimé personne plus que moi,
Quand Chloé n'était pas préférée à Lydie,
J'ai vécu plus illustre et plus fière qu'Ille.

Horace. J'appartiens maintenant à la blonde Chloé,
Qui plaît par sa voix douce et son luth enjoué;
Je suis prêt à mourir pour prolonger sa vie.

Lydie. Calais maintenant tient mon âme asservie;
Nous brûlons tous les deux de mutuels amours,
Et je mourrais deux fois pour prolonger ses jours.

Horace. Mais quoi? si j'ai regret de ma première chaîne?
Si Vénus de retour sous son joug nous ramène?
Si je refuse à l'autre et te rends mon amour?

Lydie. Encor que Calais soit plus beau que le jour,
Et toi plus inconstant que la feuille inconstante,
Avec toi je vivrais et je mourrais contente.

Horace. se jetant aux genoux de Lydie.
Ah! ma bonne Lydie!

Lydie. Oui, bien trop bonne, ingrat!

Horace. Va tu n'auras pas lieu de te plaindre.

Lydie.

Horace. Par les Dieux immortels! Par les astres nocturnes
Qui brillent vaguement dans les cieux taciturnes!
Par..... On verra.

Lydie. Non, ne jure pas. Cela porte malheur.
— Hélas! de tes serments je connais la valeur.
Et pourtant j'ai toujours plaisir à les entendre.

Avec tendresse.

O trompeur!

Horace. Terre et mer! sois-je réduit en cendre,
Si.....

Entre Beroé.

Beroé, à Lydie. Calais, Madame, est là tout rayonnant.
Il demande s'il peut entrer.

Horace.

L'impertinent!

Lydie, à Horace. Eh bien! qu'est-ce qu'il faut répondre?

SCÈNE II.

17

Horace.

C'est facile.

A Béroé.

Va dire à Calais que c'est un imbécile.

Béroé. Et puis?

Horace. Qu'il peut aller se faire pendre ailleurs.

Béroé, à Lydie. Voilà ce qu'il faut dire?

Lydie.

En des termes meilleurs.

Béroé. Fort bien.

A Horace.

Seigneur, Chloé vous attendra.

Lydie.

La sottise!

A Horace.

Irez-vous?

Horace. Vous plaît-il que nous soyons votre hôte?

Lydie. Mais son pauvre souper restera sans emploi.

Horace. Eh! non pas; Calais le mangera pour moi.

Lydie. Justement; et la chose on ne peut mieux s'arrange.

A Béroé.

Pour consolation, propose-lui l'échange.

Horace, à Béroé. Et pour enseignement, dis-lui que désor-
Il vienne, en pareil cas, tout de suite ou jamais. [mais

FIN.

SCÈNE II

C'est facile.

Morose.

Voilà à Calais que c'est un imbécile.

Horace.

Et puis?

Horace.

Qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Horace.

Voilà ce qu'il faut dire.

Horace.

En des termes méprisants.

Horace.

Fort bien.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.

Horace.

Adieu.